

Une semaine au fil de l'eau

Premier jour

Fuir Montréal, décamper par l'A-20, sauter Québec, ne ralentir qu'en vue de Rimouski. Le fleuve épure mes yeux salis par le quotidien des centres-villes. Tous les édifices, tous les gens, tout le bruit, toute la frénésie s'agitent encore dans ma tête. L'horizon enfin!, le fleuve, les montagnes, le regard qui porte plus loin que le coin de la rue.

Je n'arrête pas de penser au copain que je fréquente depuis un an. Sa vie et ses fréquentations m'étourdissent. Personne ne m'a autant fait rire, nourrie de connaissances diverses, présentée à tant d'individus brillants, emmenée à tant de fêtes. Et nul ne m'a autant déçue.

Avec lui, j'ai côtoyé des ministres, des sénateurs, des juges, leurs épouses et leurs maîtresses, tous dotés d'un aplomb et d'un sens de la répartie que je n'aurai jamais. Appelée à l'improviste, j'ai dépensé une fortune en robes signées achetées la journée même d'un bal de fondation, d'une réception donnée en l'honneur de partenaires ou de clients, de soirées organisées au sommet des gratte-ciel pour souligner la réussite d'un associé. J'ai mangé du requin, du poussin, bu du champagne et des vins rares, senti des parfums d'un raffinement exquis, marché dans des décors somptueux.

Obnubilée par son intelligence, son humour et sa culture, j'ai occulté l'absence d'intimité, excusé la distance que mon copain maintient entre nous. Au début de l'été, j'ai accepté un poste qui s'est libéré dans le bureau où il travaille. C'est d'ailleurs lui qui m'a encouragée à saisir l'opportunité qui se présentait. J'ai franchi toutes les étapes de l'embauche avec l'espoir de voir se développer entre nous un lien plus fort. J'ai rêvé d'une carrière qui l'éblouisse, être son trophée. Tous les signes me gueulent dessus que j'ai les deux pieds dans *Gatsby le magnifique* — (mais écrit par Oscar Wilde) —, et que je suis le prétexte. Depuis que j'ai mis les pieds dans l'entreprise, il m'évite.

Un bref moment de lucidité m'a incitée à partir. Dans le rétroviseur, l'enfance, la famille qui me vampirise, la violation de domicile par les amis, le stress du nouvel emploi et de l'amoureux ambigu. Je croise les vacanciers sur la route avec leur cargaison d'enfants, j'enrage de ma solitude. Je dévore les kilomètres en pleurant la passion qui implose, la maison que nous n'achèterons pas, le lit que nous ne partagerons pas, les grossesses qui ne se produiront pas.

Entre les berges paisibles, le fleuve descend doucement vers l'estuaire pendant que dans mon cœur les vents contraires se déchaînent. Je fume cigarette sur cigarette. Je cherche Dieu, bouée improbable. Depuis le temps que je lui demande la mer à boire et que les marées s'enfilent en érodant l'espoir, je le devine insensible. Je suis terrifiée de ce qui m'attend au bout de mon échappée.

Deuxième jour

Les paysages grandioses sont fouettés par la pluie. Les falaises, les villages blancs au flanc des baies, les bateaux s'enlisent dans la boue de mes pensées. Un autre voyage me revient, une randonnée folle de quarante-huit heures avec mes parents; j'avais dix ans. Ne pas jouer, ne pas bouger, ne pas parler, ne pas pleurer. Fantôme d'enfant, assise sur la banquette arrière avec mes sœurs tout aussi spectrales. Dénier d'existence.

Dilemme: retourner d'où je viens, me démener pour réaliser l'impossible, taire l'appréhension de m'investir en vain dans un marathon factice où l'appétit de performance accule les coureurs à maintenir un rythme insoutenable vers un fil d'arrivée jamais défini, ou me retirer de l'épreuve, humiliée. Battements de mon cœur, bouillie d'émotions.

Troisième jour

Procession de pins fiers accrochés aux pans des escarpements. Les averses incessantes fouettent mon pare-brise. Je n'arrête pas de pleurer, je n'y

vois rien. Un café, quatre tables, une soupe réconfortante, un petit pain rond et moelleux cuit sur place par une dame bienveillante.

Quatrième jour

Motel après motel, le sommeil m'arrache à ma fébrilité. Plus reposée, je ne maudis plus la pluie. Dense, régulière, elle chasse la surexcitation. En randonnée dans le Parc national Forillon, je marche au bout du Cap Gaspé, au bout du monde. Le vent et la brume m'enveloppent de leurs bras maternels. Les goélands avec leurs lamentations enfantines, les cris des phoques invisibles, les herbes hautes, le parfum des arbres me font oublier que je suis transie. La nature pratique sur moi la respiration artificielle. Mon sang s'oxygène, mes malheurs se diluent dans la beauté de l'eau des vagues et de l'averse.

Cinquième jour

Le déluge modère ses ardeurs, une éclaircie fait sourire les touristes. J'entre dans Gaspé : les attraits de la ville ne font pas le poids avec l'océan souverain.

Sixième jour

Des rayons de soleil dégrossissent les nuages. Encouragée, je plante ma tente au camping Côte surprise, la porte placée en direction du Rocher Percé que je compte admirer à l'aurore. À l'aube, le brouillard nappe les monts, l'anse, le rocher. Tant de gris, sans ombre aucune, plombe mon humeur. Je m'enroule dans mon sac de couchage comme on enfouit un cadavre dans son cercueil.

Quelques heures plus tard, la chaleur étouffante me réveille. Des bandes de brume traînent un peu partout. Le Rocher Percé émerge vainqueur de son enveloppe ouatée. Le monstre fragile s'en échappe, acclamé par les oiseaux.

Après le déjeuner, je grimpe le mont Saint-Anne sous un ciel dégagé et torride. La nature désordonnée, lourde et odorante me donne le vertige. Mon corps proteste, je halète. Sur la route, un car de touristes me dépasse. Des

mains s'agitent derrière les fenêtres : sympathie spontanée pour les randonneurs opiniâtres harcelés par les mouches. Peu disposée à fraterniser, j'atteins le sommet par un sentier isolé, dissimulé dans la forêt d'épinettes. Assaillie par la fatigue de l'ascension, je trébuche en redescendant la montagne. Mes pieds glissent sur la terre rouge et gorgée d'eau, la peau de mes bras se frotte aux roches et aux chardons. Joie des blessures concrètes, bien visibles, que je soigne sans gémir.

En après-midi, j'embarque pour l'Île Bonaventure. Dans le bateau, on examine mes vêtements souillés que je n'ai pas pris le temps de changer. Mon amie la mer détourne l'attention. Les fous de Bassan recréent Montréal au creux des falaises cuivrées. Ça crie, ça grouille, ça se bouscule. La nature n'est pas solitaire, elle. Alors, pourquoi suis-je si seule ?

Septième jour

Carleton : dormir sur la plage sous un soleil doux avec le bruissement des vagues, les appels des cormorans et des goélands qui survolent les filets de pêche. Mon corps détendu s'enfonce dans le sable. J'y passe plusieurs heures, jusqu'à ce qu'un orage se forme au-dessus de la baie. Parce que les établissements hôteliers et le camping ne suffisent pas à l'affluence des touristes, un résidant m'indique une maison assise sur le rivage qui accueille à l'occasion les voyageurs.

Une toute petite femme aux cheveux très blancs m'ouvre la porte en me souriant, à temps pour m'éviter d'être foudroyée. Confiante et volontaire, elle me guide au deuxième étage, jusqu'à une chambre où trône un lit douillet. Au son du tonnerre et à la lumière d'une chandelle allumée en raison de la coupure d'électricité, j'écris le récit de cette semaine éprouvante. En rédigeant une phrase après l'autre, je reviens vers moi, étonnée d'y deviner mon essence.

En fin de matinée, l'odeur du pain sorti du four me convoque au premier. En buvant le café, ma gentille hôtesse me parle de son mari défunt, de sa vie

tranquille et des amitiés de passage. Je lui découvre une sœur qui demeure sur la rue où j'ai mon studio. Elle me promet de m'écrire et de me rendre visite.

Dernier jour

À la station d'essence, deux jeunes Français m'abordent pour quêter leur transport jusqu'à Montréal, d'où ils repartiront le surlendemain pour l'Europe. Je me souviens de mon hésitation, de mon réflexe de prudence, de leur immense sourire lorsque j'ai accepté. Ils me payent de retour avec leurs commentaires sur les grands espaces, sur mon accent, avec leurs blagues et leurs anecdotes qui éclipsent des heures de conduite sur l'autoroute sans âme.

J'aimerais dire que ces vacances m'ont transformée, que j'en suis revenue avec les idées claires, avec la résolution d'écarter de moi l'inutile et l'éphémère. Mais non, ça ne se passe pas toujours comme on le lit dans les romans. J'ai réintégré la femme que j'étais avant, avec plus d'énergie et de détermination qu'auparavant, ce qui ne pouvait faire autrement que de me mener dans une impasse deux ans plus tard. Même les yeux ouverts, il me fallait aller au bout de mon obstination, parvenir au point de rupture, ce point final qui oblige à commencer la phrase suivante, à changer de paragraphe ou de chapitre.

La Gaspésie demeure dans mon souvenir une merveilleuse parenthèse, une digression empreinte de nostalgie, alors que je combattais les forces irrésistibles qui m'attiraient vers le vide, un pas insoupçonné dans la bonne direction.

Août 1986